

Paris, nouvelle capitale du voguing

La danse née dans les clubs LGBT noirs et latinos de New York connaît un succès grandissant

ENQUÊTE

Les mains volent à toute allure devant le visage, battent l'air comme on agiterait frénétiquement un éventail ou jetterait un poids par-dessus les épaules tandis que le corps s'accroupit et se déhanche souplement. Baskets blanches tranchant sur la tenue sport bleu-vert, le danseur et vogueur Vinii Revlon livre une parade grisante. Filmée sur fond de bassin bétonné, elle introduit l'émission en ligne qui lui est consacrée intitulée «Voguing», réalisée par la chorégraphe hip-hop Bintou Dembélé, visible depuis jeudi 11 juin sur le site des Ateliers Médicis, à Clichy-sous-Bois (Seine-Saint-Denis).

Sourire et lumière derrière les lunettes rondes, Vinii Revlon, invité avec Kiddy Smile pour la Fête de la musique à l'Élysée en 2018, est l'une des figures de la ballroom scene. Apparue au sein des clubs LGBT noirs et latinos new-yorkais à la fin des années 1960, et il y a seulement une dizaine d'années à Paris, cette communauté se retrouve dans les «balls», lieux de fête, de compétitions de beauté et de mode, dont le voguing est le volet dansé et performatif, inspiré par les poses des mannequins blancs du magazine américain *Vogue*.

C'est en 2011 que Vinii Revlon, venu du hip-hop et «bercé par les musiques congolaises», tombe amoureux du voguing, qui le «définit» aujourd'hui. «Je peux taper tantôt dans ma féminité, tantôt dans ma masculinité», déclare-t-il au téléphone. Je fais des allers-retours systématiquement entre les deux, comme cette danse le permet. Cette liberté m'a plu. Je peux y être ce que je veux, une queen, un king ou un même un pink cat!»

Underground, la ballroom scene connaît un succès grandissant. Avec environ 400 personnes, selon la pionnière Lasseindra Ninja, le milieu parisien fait parler de lui, soutenu par des lieux comme la Gaité-Lyrique ou le Carreau du Temple. Il est structuré autour d'une quinzaine de «houses», aux noms souvent empruntés à la mode: House of LaDurée, House of Ninja, House of Revlon, House of Balenciaga... Chacune a une «mother» et un «father».

«Nous étions très peu au départ mais nous sommes de plus en plus nombreux», affirme Lasseindra Ninja. «J'avais 13 ans lorsque j'ai découvert cette culture en 1998, à Harlem, à New York, après avoir pratiqué, entre autres, les techniques académiques, comme celle du chorégraphe afro-américain Alvin Ailey.» Recrutée par la House of Ninja en 2010, Lasseindra Ninja en est aujourd'hui la mother. «On peut aussi postuler pour intégrer une house, précise-t-elle. Chacun doit trouver son chemin pour appartenir à une «maison»: elles ont chacune leur style et leur spécificité.»

Trait familial

Historiquement, la house était un abri, un refuge pour les jeunes gays et trans en rupture de ban. «Et elle le reste, constate Vinii Revlon, «legendary father» de la House of Revlon. C'est une famille choisie et je suis responsable de ceux que j'accueille. J'ai eu l'occasion d'aider des ados comme, par exemple, un jeune homme qui a été chassé de chez lui lorsque ses parents ont su qu'il était gay... Je suis là pour écouter et conseiller, développer les talents...» Et veiller aussi à ce que chaque «kid» aille à l'école, soit en bonne santé.

Ce trait familial essentiel est le point de départ de l'excellente série *Pose*, réalisée par Ryan Murphy, Brad Falchuk et Steven Canals, diffusée en 2018 sur FX et visible sur MyCanal. Le scénario

met en scène l'héroïne, Blanca Rodriguez, une femme trans, qui va tendre la main à un jeune homme gay à la rue, Damon Richards, qu'elle recueille dans sa House of Evangelista. L'histoire, qui se déroule dans les années 1980, plonge dans les balls avec leurs compétitions et leurs multiples catégories, leurs jeux de genres et d'identités. «Cette série est basée sur des faits réels et interprétée par des gens de la ballroom», commente Lasseindra Ninja. Ce qui en fait un modèle avec son casting remarquable, composé d'actrices trans comme MJ Rodriguez, Indya Moore, Dominique Jackson.

Car l'histoire de la ballroom scene s'enracine dans celle des drag-queens et des femmes trans noires et latinas. Souffrant du racisme et ulcérées de ne jamais décrocher de prix dans les concours de beauté drag, elles déci-

dent de faire bande à part et de fonder leurs propres ballrooms dans les clubs de Harlem. Les images, visibles sur YouTube, du coup de gueule de Crystal LaBeija se dressant contre l'hégémonie des Blancs, en 1967, attestent de la frustration et de l'injustice qui bouillaient. «J'ai le droit de montrer ma couleur», pestait LaBeija, fondatrice de la première house, qui porte son nom.

Peu à peu, le phénomène prend de l'ampleur. «Il y avait six houses à la fin des années 1980», raconte la photographe Chantal Regnault qui a documenté cette scène, à New York, entre 1989 et 1992. «Je me souviens d'avoir rencontré les quatre mothers iconiques: Pepper LaBeija [qui succéda à Crystal LaBeija], Avis Pendavis, Angie Xtravaganza, Paris Dupree. La catégorie voguing apparait au milieu des années 1980 et est performée par des



«House of Xtravaganza Ball, New York» (1990), CHANTAL REGNAULT



«Willi Ninja, studio, New York» (1989), CHANTAL REGNAULT



«Tiny & Chris LaBeija, Central Park, New York» (1989), C. REGNAULT

«Je peux taper tantôt dans ma féminité, tantôt dans ma masculinité»

VINII REVLO, danseur

jeunes, avec un background hip-hop, ce qui explique le côté acrobatique.» En 1990, le tube *Vogue*, de Madonna, et *Paris is Burning*, de Jennie Livingston, visible sur YouTube, accrochent le voguing en haut de l'affiche. «Mais le sida va affecter cette communauté dont j'ai réussi à conserver des images», ajoute Chantal Regnault. Parmi lesquelles, celles de la star Willi Ninja (1961-2006).

Techniquement, le voguing dé-

cline trois types de performances: le «old way», graphique et angulaire, «avec un côté statue», selon Lasseindra Ninja; le «new way», «plus extrême, fluide aussi, avec des éléments de contorsion»; le «vogue fem», très populaire, «avec un côté cadencé, chaloupé dans les hanches, très acrobatique». Le troisième peut se danser sur des talons haut perchés «car le look est important et les chaussures finissent la tenue», mais on peut aussi porter des vêtements de sport. «C'est curieusement un monde hétéronormé dont la séduction fonctionne sur un cliché féminin mais, heureusement, il s'ouvre à la non-binarité, pointe Lasseindra Ninja. Il est surtout un espace où la sensualité nous permet d'accepter notre corps et où le spectre de la sexualité n'est pas défini comme celui du genre aussi. Par ailleurs, l'énergie rappelle les

cérémonies ancestrales africaines et leur spiritualité. Cela explique que les performances de voguing soient proches de la transe.»

L'engouement pour la ballroom scene, et le voguing en particulier, a de multiples conséquences. Ce sont aujourd'hui les New-Yorkais qui observent les événements parisiens. Parallèlement, l'ouverture commerciale provoque un remix de l'écriture gestuelle, complexe et savante, qui se retrouve citée et lissée dans les clips et défilés de mode. «On se bat contre cette façon de dénaturer la danse et de l'exploiter sans faire travailler les vogueurs de la communauté ballroom», s'insurge Vinii Revlon.

Plus largement, si les balls aspirent un public multicolore, la danse survoltée et sophistiquée fait aussi de plus en plus d'émules chez les jeunes dans le monde entier. Au risque de déraciner ce mouvement pour en faire une tendance à la mode. «On n'est plus dans les années 1970 et on ne peut pas exclure les gens qui ont envie de pratiquer le voguing, déclare Vinii Revlon. Ce qui est vraiment dérangeant, c'est que certaines personnes ne connaissent pas du tout l'histoire du mouvement, alors qu'il est terriblement important de respecter ses codes et son passé. Une chose est sûre: un jeune homme hétérosexuel ne peut pas participer à la compétition d'un ball car ça n'a pas de sens, mais les femmes cis-genres [par opposition à trans-genre], oui, car elles ont toujours été des alliées. C'est un mouvement créé par la communauté LGBT, avec et pour la communauté LGBT.»

De son côté, Lasseindra Ninja rappelle avec force que «la ballroom est une culture noire»: «L'histoire des Noirs a sans cesse été volée et réécrite. Mais heureusement, nous sommes très résilients. Attention à ne pas être récupérés, car il y a une revendication politique forte dans la scène ballroom, qui se dresse contre le racisme, la discrimination et le sexisme.»

ROSITA BOISSEAU

Voguing, de Bintou Dembélé. Avec Vinii Revlon. Disponible sur le site des Ateliers Médicis. *Voguing and the House Ballroom. Scene of New York City 1989-1992*, de Chantal Regnault, Soul Jazz Records, 2011.